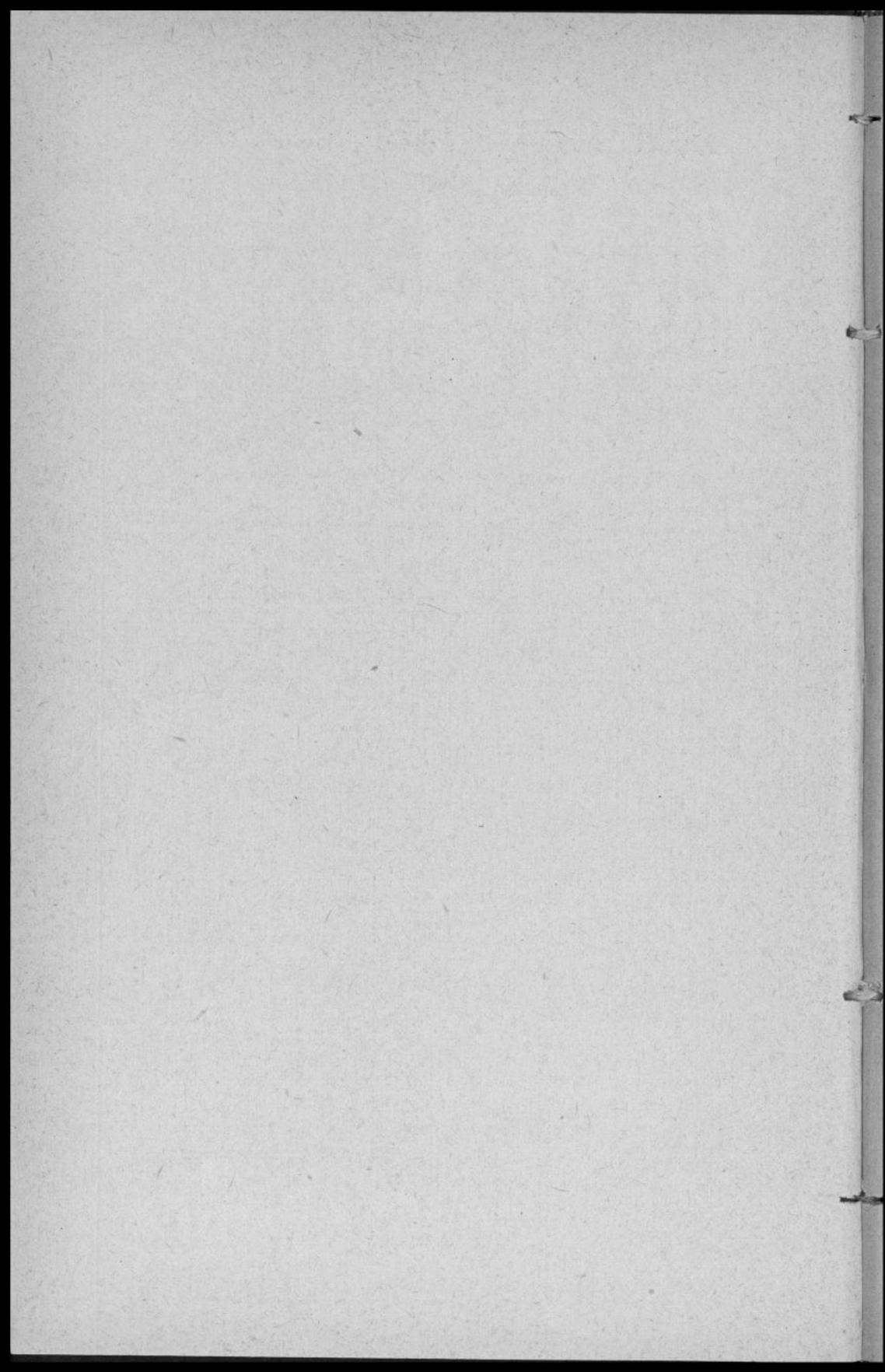


1938 — n° 4

folklore

aude



GROUPE AUDOIS D'ÉTUDES FOLKLORIQUES

FOLKLORE - AUDE

REVUE MENSUELLE

JUIN 1938

SOMMAIRE

Le Musée de Folklore Audois

Organisation de la Société.

Dons

Echos et Nouvelles

La Bargado. Abbe Paul Montagné

Notes sur quelques anciens outils agricoles de l'Aude... L. M.

Livres et Revues de Folklore.

Le Musée de Folklore Audois

Le *Groupe Audois d'Etudes Folkloriques* a inscrit, dans ses activités sociales, la constitution d'archives et la création d'un Musée de Folklore.

Du premier de ces buts, il sera ultérieurement parlé. Il convient d'aborder le second, puisque le présent fascicule et le suivant lui seront, en grande partie, consacrés.

Que sera ce Musée : Présentation méthodique et scientifique de l'évolution de l'habitat, de l'habillement, de l'outillage au travers des âges, à l'exemple du Musée Folklorique de Grenoble ? Essai de reconstitution, à l'exemple du Musée du Vieux Biterrois ? Peut-être l'un et l'autre.

Trouverons-nous une formule nouvelle ?

Où situerons-nous ce Musée ?

Qu'importe. Là n'est pas la question pour l'instant.

Qu'importe que notre Musée ressemble à l'arrière-boutique d'un bric-à-brac. Laissons les doigts de fée de Madame PONROUCH froisser les vieilles étoffes, tuyauter les délicats bonnets, laissons Madame THIEBAUT modeler dans l'argile les têtes expressives des gens de chez nous que cuira le four du maître potier de Stes-Puelles. Laissons René LAUTH et les ébénistes d'art de Revel et de

Sorèze choisir pour nous dans les greniers les meubles du pays. Que d'autres exhument des caves et recoins mille objets et outils destinés à périr.

Qu'importe ! Le moment venu, nos setions techniques nous apporteront leurs propositions, fruit de leurs travaux et, pour la présentation, il est à présumer que nos architectes auront aussi leur mot à dire.

Là n'est pas la question.

Il faut d'abord sauver, *sauver*, SAUVER.

Sauver ces mille riens de la destruction ou de la poussière de l'oubli. Pour cette œuvre, le concours de tous ceux qui aiment leur terro maïralo nous est nécessaire et c'est un devoir pour chacun de nous l'apporter.

Qu'ils sont émouvants, dans leur simplicité, les gestes du maréchal-ferrant de Mailhac nous remettant l'enseigne de ses pères ou celui de l'un de nos plus éminents et modestes collaborateurs nous tendant l'une des « socques » de sa grand'mère et gardant pieusement l'autre en souvenir.

Organisation de la Société

Le Conseil de Direction a procédé à la désignation des délégués suivants :

Azille : M. Paul Laurent-Mathieu.

Ferrals : M. Cabal.

Puginier : M. de Laurent-Castellet.

Saint-Nazaire : Mme Ponrouch-Petit.

Maroc (Audois au Maroc) : M. Auguste Rouquet.

Folklore de l'Enfance : M. Giboulet.

DONS

Sur la proposition de M. Clément Raynaud, sénateur de l'Aude, l'« Office de Publicité Touristique et Thermale de l'Aude », a fait un don de 500 fr. au « Groupe Audois d'Études folkloriques ». Que M. le Sénateur Raynaud et l'Office de Publicité Touristique veuillent bien trouver ici l'expression de nos plus vifs remerciements.

ÉCHOS ET NOUVELLES

M. Jean AMADE, professeur à la Faculté de Montpellier, a fait don à notre bibliothèque de son ouvrage : « *Mélanges de Folklore* » (1 vl. 266 p. Perpignan. Imprimerie de l'Indépendant, 1925), consacré aux vieilles légendes catalanes, à la poésie et au lyrisme populaires, aux chansons traditionnelles, à la cançonner de la Saint-Jean, aux vieux Noël, aux croyances et aux superstitions. On ne peut rendre compte d'un tel ouvrage, il doit être lu.

Le Professeur Jean AMADE, qui est déjà l'auteur de divers ouvrages, couronnés par l'Académie Française, comme : « Pastoure et son maître », « *Origines et premières manifestations de la Renaissance littéraire en Catalogne* ». « *Chants rustiques oraisons* », « *l'Oliveda* », etc... professe à la Faculté des Lettres de Montpellier un cours sur le « *Folklore méridional* », dont voici le programme :

Considérations générales sur le Folk-Lore, en particulier sur le Folk-Lore méridional; Le chant populaire français dans ses rapports avec la chanson populaire et catalane; le critique des femmes dans la poésie populaire méridionale; le diable en Languedoc et en Roussillon; visions de l'au-delà et pouvoirs mystérieux; rapports du diable et de la femme; œuvres diaboliques dans le monde; la légende de Don Juan; les chants du berceau dans nos régions méditerranéennes.

**

M. Arnold VAN GENNEP, docteur es Lettres, lauréat de l'Institut, a rendu compte de notre activité dans la chronique qu'il dirige au *Mercur* de France. Il a bien voulu, en outre, nous adresser de très précieux conseils et nous demander au sujet de la fête *la Ramado* des renseignements complémentaires : « Voudriez-vous me dire à quelle date de l'année se faisait *la Ramado* de Coursan; j'en ai 62 de ce genre rien qu'en Savoie à la Saint-Antoine. Il faudrait me dire aussi, au cas où cette course se faisait le jour de la fête patroale, si on exécutait aussi quelques rites particuliers concernant le Saint-patron; ou si c'était une fête corporative rurale, également avec un saint (Isidre ? Eloi ? Blaise ?).

Nous prions nos correspondants de vouloir bien nous communiquer les renseignements qu'ils pourraient obtenir à ce sujet.

M. VAN GENNEP, qui est l'un des maîtres incontestés de la Science Folklorique, vient de publier, dans la collection des « recueils d'archéologie et d'histoire de l'Art » aux éditions Auguste Picard, 82, Rue Bonaparte à Paris, les tomes III et IV de son « *Manuel de Folklore français contemporain* » (questionnaires. Provinces et pays, bibliographie méthodique. Index des noms d'auteurs, index par provinces.)

LA BARGADO

Le machinisme a tué nos vieux métiers manuels qui étaient, pour nos populations villageoises, un gagne-pain fructueux, en même temps qu'une source féconde de joies esthétiques et une occasion d'amicales relations sociales.

La tisseranderie fut pendant longtemps et jusqu'à une époque assez récente, une industrie en honneur dans nos pays d'Aude; favorisée qu'elle était par la culture locale du lin et du chanvre. Car même le modeste paysan avait autrefois son petit champ « **dè li** » ou « **dè carbe** », comme il a aujourd'hui son coin de vigne, heureux ainsi de pouvoir satisfaire le désir de sa fille qui lui disait, en rêvant de fiançailles : « **Papa, voli uno camiso touto dè telo** ».

Avant d'être livrés au tisserand, le lin et le chanvre étaient soumis à divers traitements, que l'on désignait sous le nom générique de « **bargado** ». Les procédés de cette préparation nous ont été expliqués par un de nos vieux terriens montréalais, qui, tout enfant les avaient vus pratiquer par ses proches ou ses amis.

Nous livrons aux lecteurs de notre bulletin, persuadé de les intéresser et peut-être même de les instruire, le récit qu'il nous en a fait, dans sa simplicité charmante, mais finement avertie, enrichi de la mise à point graphique et sémantique, par M. Alibert, des divers termes languedociens employés dans le récit lui-même et dans les proverbes qui le complètent.

La « **bargado** » désignait à la fois le travail particulier de décortication du lin et du chanvre et la veillée cordiale pendant laquelle amis et voisins se réunissaient pour « barguer ». Car on s'invitait pour la soirée de la bargado, entre gens de maisons ou de fermes en bonne relation de voisinage, comme on s'invite encore aujourd'hui, mais si peu malgré tout, à la « **dégranado** » du maïs.

La « **castanhado** » ou à défaut « **Poulado dè patanos** », arrosée du petit vin pétillant du terroir, égayait et mettait en train les invités. Et tandis que les papas et les mamans, « **les pépis** et **las méninos** » s'occupaient à « barguer », tout autour se divertissaient les jeunes gens et les jeunes filles, en dansant gaiement la scottish, la valse ou la mazurka, au rythme de la « **boudego** » nazillarde, du « **viuloun** » égrillard, qu'accompagnait « **lè tambouré** » sonore. Et ainsi s'harmonisaient, dans une atmosphère de cordialité franche et spontanée, l'amitié généreuse et le travail joyeusement accepté.

La « **bargado** » avait lieu au fournil « **al fournil** », c'est-à-dire en cet endroit de la ferme où se trouvait la maie à pétrir, « **la maid à pasta** », et le petit four à cuire le pain. De la sorte.

on préservait les pièces d'habitation de l'odeur un peu âcre et forte du lin ou du chanvre, en même temps que du danger d'incendie que pouvait faire courir leur écorce sèche et facilement inflammable.

Transformé ainsi en atelier de travail et en salle de danse, « **le fournil** » était éclairé par des « **chaleils** », « **calelhs** », petites lampes à huile, suspendues aux endroits propices, ou encore par des chandelles de résine, bâtonnets achetés chez l'épicier, trois ou quatre sous pièce, et appelés « **pétarels** », en raison des petites détonations ininterrompues que produisait la crémation de la résine

Le lin « **lé li** » et le chanvre « **lé carbe** » (1), étaient cultivés non seulement par les propriétaires des grandes métairies mais aussi par le modeste paysan, heureux et fier de sa modeste récolte de toile, dont il pouvait confectionner une partie de la garde-robe intime de la famille.

La **bargado** ou travail de mise à point du lin et du chanvre qu'on doit livrer au tisserand, se faisait en plusieurs étapes : l'**asagado**, la **secado**, la **bargado** proprement dite, la **pench-lado** et la **fialado**.

Une fois coupés, le lin et le chanvre étaient soumis au rouissage. « **Asaga** » ou rouir, consistait à faire subir à ce textile une macération dans une mare ou dans une rivière, pour faciliter la séparation de l'écorce filamenteuse d'avec la tige.

Cette première opération était suivie de la « **secado** ». On liait le lin ou le chanvre en paquets de la grosseur d'une botte d'asperges, et on le mettait dans le four où il séchait dans une température appropriée.

C'est lorsque « **lé li** » et « **lé carbe** » étaient ainsi préparés, que le propriétaire invitait parents et amis à la soirée de la « **bargado** ».

L'instrument qui servait à « **barga** », c'est-à-dire, à décortiquer le lin et le chanvre, était la macque ou la broie, construite avec d'étroites lames de bois appelées « **bargos** ». Ces lames formaient deux mâchoires, l'une inférieure et immobile faisant partie du banc, l'autre supérieure et mobile que la broyeuse manœuvrait au moyen d'un manche. On introduisait entre ces lames entrecroisées par le mouvement de la mâchoire inférieure les tiges flexibles du textile afin de les assouplir sous cette pression régulière et alternante. Le battage, sur un chevalet, des tiges ainsi assouplies, permettait de séparer complètement l'écorce des liens du lin et du chanvre ou chenevotte.

La filasse ainsi obtenue était peignée ou sérancée. Le peigne, ou séran, « **lé penché** », était une planche munie d'une série de brosses, sur lesquelles le « **penchenaire** » passait la filasse pour

(1) On distinguait le chanvre femelle « *carbe femel* » du chanvre mâle : « *carbe mascle* ». Le premier était dit « *femel* » parce que plus fin que le second.

la démêler et l'affiner. La fileuse « **la fialairo** » terminait la série des opérations, mettant à point le lin ou le chanvre destiné au tisserand. Son travail, assez délicat, consistait à enrouler la filasse en pelotons ou « **cabdels** » (1) puis en écheveaux ou « **escautos** ». Pour faire ce travail, la bonne fileuse « **la primfialo** ou **primfialado** » se servait de la quenouille « **counoulho** », du fuseau « **lé fus** », du « **vertelh** » et du coco de fus, appelé encore « **la pruselo** (à Mazères) ».

La quenouille était une simple tige, le plus souvent d'églantier, longue de 1 m. environ et au bout de laquelle on enroulait la filasse en une « **counoulhado** », c'est-à-dire en une quantité suffisante pour la garnir. Bien plus court était le fuseau, « **le fus** », mesurant à peine 20 cm., morceau de bois renflé au centre et effilé aux deux bouts. Cette forme permettait au lin ou au chanvre, dont on l'entourait, « **la fusado** », de s'y maintenir plus solidement. Sur la partie médiane du **fus** se fixait le **vertelh**, petit rond en verre ou en bois, denté parfois sur sa circonférence extérieure, et servant de volant au fuseau pour lui imprimer un mouvement giratoire et rapide.

Le **coco de fus** ou « **prusello** » était un crochet ou une pièce mobile, généralement en laiton, munie d'une encoche en spirale et destinée à guider le fil placé sur le fuseau et à faciliter ainsi sa mise en « **escautos** », « **madaissos** » ou écheveaux.

La « **fialairo** », ou fileuse, tenait la quenouille entre les jambes; de la main gauche elle tirait la filasse accrochée à la « **prusello** », et de la main droite imprimait au fuseau un mouvement giratoire, par le moyen de ce volant qu'était le **vertelh**, confectionnant ainsi les pelotons de lin ou « **cabdels** ».

Avant le travail de la « **fialado** », « **les manados, manats, manels** ou **pessados** », poignées de filasse peignées et affinées, étaient lavées à l'eau chaude, afin de les assouplir encore et d'atténuer la couleur grisâtre de leur teinte naturelle.

Pour mettre le lin ou le chanvre ainsi préparé en « **escautos** » ou écheveaux, on se servait du **dabanel** ou **trèsoul**, autrement dit, du dévidoir. C'était un petit instrument fait de deux liteaux disposés en forme de croix, lesquels portaient sur chacune de leurs extrémités, un petit arrêt de bois servant à retenir le fil qui venait s'enrouler tout autour.

Ces liteaux, fixés en leur point de rencontre sur la petite tige de fer d'un trépied, épousaient naturellement le mouvement rapide du trépied lui-même. Grâce à ce mécanisme simple et ingénieux, la fileuse, « **la fialairo** » avait tôt fait et sans grande fatigue, de disposer le lin et le Chanvre en « **escautos** » ou écheveaux.

En vendant le lin au tisserand, le paysan avait la coutume de se réserver une petite quantité de la toile fabriquée, avec laquelle étaient confectionnés les premiers draps de lit de la future fian-

(1) Prononcez *cattels*.

cée, voire même une chemise pour chacun des membres de la famille, portée, paraît-il, avec quelque fierté, parce qu'étant faite avec « **lé li** » ou « **lé carbé** » **dé l'oustal** ».

Et le brave terrien, en achevant son récit de « **la bargado** », nous confiait avec un sourire bon enfant, mais assaisonné d'un tantinet de malice paysanne, toute franche et toute cordiale malgré tout : « J'ai porté de ces chemises inusables à la vérité, mais combien rudes et piquantes ! Certainement, la peau délicate de nos « **cambo-fis** » (1) ne s'en accommoderait plus aujourd'hui, car les points de lin de cette toile : les « **tanocs** ou **pépissous** », mordaient notre peau avec autant de fureur que « **las pioussès la pus carnassièros** ».

Ce récit de la « **Bargado** » et des divers procédés utilisés par nos aïeux pour préparer le lin et le chanvre « **le li** » et « **le carbé** », qui devaient être livrés au tisserand, nous a été fait par M. Belbèze, de Montréal, un terrien de race et de cœur, avec cette amabilité et cette finesse d'observation qui sont les caractéristiques de nos paysans audois.

Nous voudrions qu'il serve à persuader tous nos folkloristes, quelle moisson ample et utile de souvenirs instructifs et intéressants ils peuvent faire, s'ils savent questionner « les vieux » qui les entourent, ces mémoires précieuses et vivantes des coutumes et des traditions de la vie du passé de chez nous.

*

**

Proverbes languedociens qui évoquent quelques-uns des instruments utilisés dans le travail de la « **Bargado** ».

« **Lé diable lé bargo** ». Se dit d'un homme inquiet, agité.

« **Dur coumo unos bargos** » : **Las bargos** étaient la macque ou la broie servant à briser la tige du chanvre ou du lin. Ce proverbe sert à caractériser l'individu inflexible, qui agit sans ménagement.

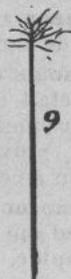
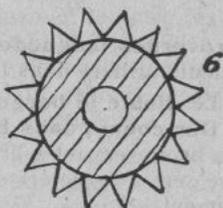
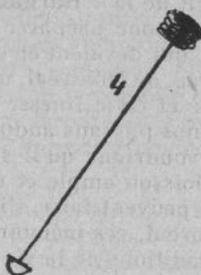
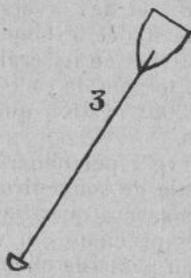
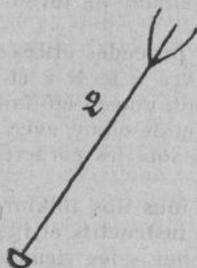
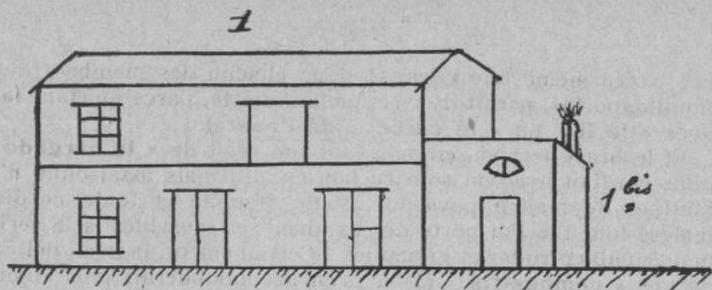
« **Le fus e la counoulho, tiroun la fenno de la vergounho** » : Le travail est le condiment de la vie et le gardien des bonnes mœurs.

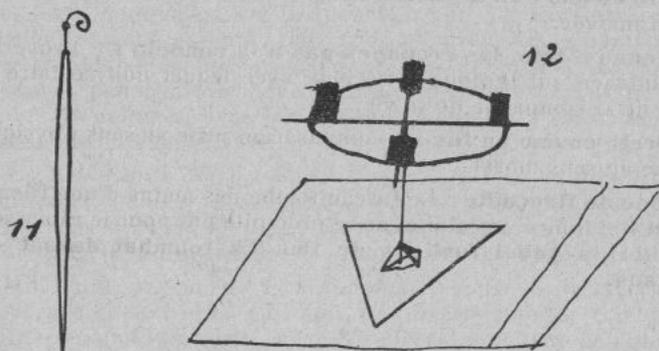
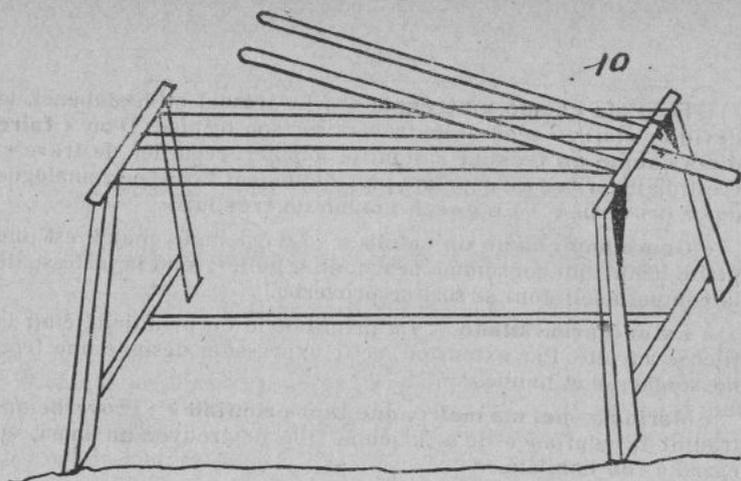
« **Faire de fuses** » : signifie « fuir » ; acception que semble légitimer le jeu de mot que permet le terme « fusa », fuir.

« **Avé de pesouls coumo de cocos de fus** » : Le coco de fus ou la **pruselo** était un crochet ou une pièce mobile en laiton, munie d'une encoche en spirale destinée à guider le fil placé sur le fuseau. Le proverbe marque ici la grosseur du pou, par comparaison à celle du coco de fus **de la pruselo**.

« **Parla coumo un dabanel** » : Le dabanel était le dévidoir auquel le trépied qui le supportait imprimait un mouvement de rotation très rapide. « **Parla coumo un dabanel** signifie donc parler très vite, avec précipitation.

(1) *Cambo-fi* : On qualifiait ainsi le chanvre dont la tige était fine et sans branches. C'est donc par analogie que l'on traitait de « *cambo-fi* », l'individu qui affectait une certaine préciosité dans son maintien, ses manières ou son langage.





Légende

1	Ferme	7	Botto de li
1bis	Fournial	8	Counoulho
2	Fourco	9	Petarel
3	Palo	10	Bargos
4	Couas	11	Fus
5	Pruselo	12	Sabanel
6	Vertelh		

« **Fa d'els coumo un trésoul** » : Le trésoul ou le dabanel, le dévidoïr était en général de travers sur son trépied. D'où « **faire d'els coumo un trésoul** » signifie loucher, regarder de travers. C'est d'ailleurs ce qu'exprime plus nettement la version analogue de ce proverbe : « **Es guèch coumo un trésoul** ».

« **Gourmand coumo un calelh** » : Le calelh, le chaleil est une petite lampe qui consomme beaucoup d'huile : d'où la justesse de la comparaison dont se sert ce proverbe.

« **Es uno primfialado** ». La primfialado ou primfialo, était la fileuse adroite. Par extension, cette expression désigne une femme soigneuse et habile.

« **Maridatz-me, ma maire, que tant primfiali** » : Proverbe qui traduit la confiance qu'a la jeune fille de trouver un mari, eu égard à son habileté.

« **I fa coumo l'oli al calelh** » : traduit l'efficacité d'un remède sur un malade.

« **Fenno e telo, las crounpes pas à la candelo** » : Proverbe de prudence qui indique le sérieux avec lequel doit se faire le choix de la compagne de sa vie.

« **Dreth coumo un fus** » : comparaison juste au sens physique comme au sens moral..

Scène de fiançaille : Le fuseau tombe des mains d'une fileuse devant son fiancé. Si celui-ci ne se précipite pas pour le ramasser, elle dit : « **Aquel fusil es de fau. Es tombat davant un lourdaud.** »

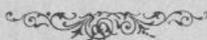
*

NOTE. — 1°) Nous serions reconnaissants à ceux de nos lecteurs qui voudront bien nous communiquer, sur le sujet de la « *Bargado* », les renseignements qui pourraient corriger ou compléter le récit que nous en avons fait.

2°) Nous saurions gré aux lecteurs qui pourraient nous envoyer des suggestions sur les vieux procédés du « dépiquage » du blé ou de l'avoine : a) le fléau; b) les chevaux dépiqueurs (*égatado*); c) le rouleau, la machine à traction; ainsi que les usages (repas, « *dîus-a-vol* », réjouissances, fêtes auxquelles ces travaux donnaient lieu), ou les proverbes qui s'y rapportent.

3°) Mêmes demandes de renseignements au sujet des divers processus de la moisson dans nos régions : « la faucille, « *l'oulam* », la faux (*agusado*), la faucheuse mécanique, etc...

Abbé Paul MONTAGNÉ.



Notes sur quelques anciens Outils Agricoles de l'Aude

Lorsque les Romains, après la conquête des Gaules voulurent coloniser la Narbonnaise (an 118 avt. J.-C.) et en faire une province latine, leur génie avait déjà atteint son apogée dans les sciences et les arts.

L'agriculture était, chez eux en grand honneur et, au cours de leurs conquêtes sur le pourtour de la Méditerranée, ils avaient ramené à Rome, outre des esclaves, des échantillons et les graines de maints végétaux utiles, connus et cultivés par d'autres peuples, ainsi que des spécimens des outils en usage pour ces cultures, avec la technique adéquate à chacune de ces branches de l'agronomie.

La colonie de Narbo Martius hérita de ces cultures, de ces outillages de ces techniques, et le tout s'est perpétué jusqu'à nous sans grandes modifications, grâce à la routine ancestrale, soit dans les formes générales, soit dans les dénominations.

Au point de vue de la technologie, nous pouvons citer des ouvrages didactiques émanant de divers auteurs romains ou gallo-romains. Certaines de ces œuvres sont très complètes et très documentées vis-à-vis de diverses cultures convenant au climat méditerranéen; notamment pour celles de l'olivier et de la vigne, y compris les industries qui en découlent ou s'y rattachent : sous-produits, vins et vinaigre, boissons diverses : cervoise, laitages, câpres confites, miel, etc...

Les auteurs les plus connus sont, en dehors du poète Virgile :

— Porcius Cato (Caton) : 241-146 avt. J.-C. : « De Agricultura ».

— Terentius Varro (Varron) : 82-37 avt. J.-C. : « De re rustica ».

— C. Plinius Secundus (Pline-le-Naturaliste) : 37-79 après J.-C. : « Histoire Naturelle ».

— Junius Moderatus Columella (Columelle) : écrivait sous Tibère et Claude, environ entre 14 et 54 après J.-C. : « De re rustica » — « De arboribus ».

— Aemilianus Palladius, IV^e s. après J.-C. : « De re rustica ».

Dans ces œuvres, on trouve la description des outils propres à chaque culture et la façon de les mettre en œuvre en rapport avec les phases diverses de ces cultures, du climat, des moyens locaux et des produits à obtenir.

Nous nous proposons de décrire ici quelques-uns de ces

outils dont notre musée folk-lorique Audois vient de s'enrichir. (1).

1° ARAIRE ou DENTAL.

Chez les gallo-romains, l'araire se nommait « **aratum** » ; la langue romane en a fait « **arairé** » ; et dans certains dialectes d'Oc où l'r s'adoucit : « **alairé** ».

Dans l'**aratum** latin, la partie pointue du soc en forme de dent qui pénètre en premier lieu dans la terre s'appelait « **dentalia** » et souvent, personnifiait la charrue ; notre langue d'Oc en a fait : « **déntal** ». Le **déntal** divisait la terre à la façon d'une taupe, sans la retourner, car elle n'avait pas de versoir, mais simplement deux courtes ailes en queue d'aronde.

Ses organes principaux étaient :

1° La pointe « **rélho** » (-a) en langue d'Oc. (Cette dénomination pourrait venir de **relaxus** : **ameublé** en parlant de la terre, la **rélho** ameublissant le sol).

La **rélho** se composait :

— de la pointe : « **punto** ».

— des ailes : « **calos** ».

Voir fig. 1.

— du talon : « **talou** » (non tranchant).

— du manche : « **margué** » ou « **cougo** ».

2° **Lou** (lé) **plég** — (de **plicatus** : plié) : âge. C'était une forte pièce de bois (hêtre, orme ou chêne), fortement incurvé et servant de bâti, de support aux autres pièces. On y remarquait :

— 2 mortaises pour les « **esparros** » du brancard.

— 1 mortaise pour le coutre : « **coutèl** ».

— 2 trous pour faire coulisser les « **tendilhos** ».

— 1 grande mortaise pour la **rélho**, **l'estébo**, **lou tescou**, la **solo**, qui s'y coinçaient.

— La semelle « **sémèlo** » qui glissait au fond de la raie. — Voir fig. 2.

3° **L'estébo** : mancheron.

(de **stabilis** : qui stabilise). Elle se composait :

— de « **l'émpalomént** » coincé dans le soc.

— du « **plég dé l'estébo** », avec sa « **manado** » et son « **estriè** »

— Voir fig. 3.

(1) Le Conseil d'Administration de la Société du Folklore Audois sera heureux de recevoir de ses correspondants régionaux ou locaux, de plus amples renseignements sur l'outillage agricole, industriel ou ménager. Il les accueillera avec reconnaissance, ainsi que les dons d'outils anciens, qui trouveront place dans son musée.

Planche des détails
du DENTAL

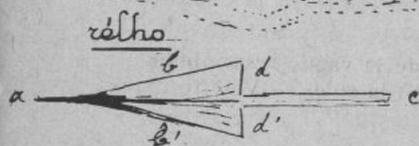


Fig. 1

a = punto — bb' = alos
d d' talou — c = cougo, ou marguê.

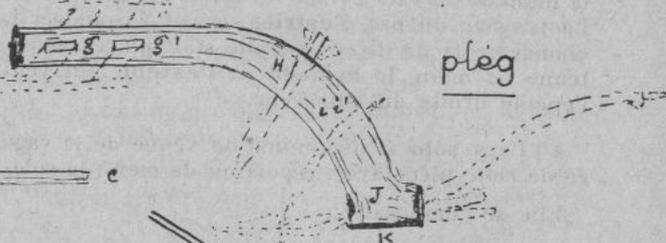


Fig. 2

gg' = mortaises des esparros
H = mortaise du coutel
ii' = trous des tendilhos
J = mortaise du corps d'araire
K = souc et sémêlo.



Fig. 3

e = empaloment — f = estrié
m = encocho — p = manado

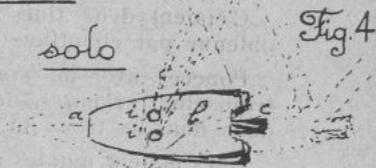


Fig. 4

a = bec — i, i, = êlho
b = planiê — c = couguêto



tendilhos

a = cabosso

Fig. 5



Fig. 6

a = punto — b = trancho
c = marguê



tescou
Fig. 7



a = chevillette
Fig. 8

Elle était en bois de hêtre généralement. Une encoche sous la **manado** servait à fixer les rênes du cheval : « **las guidos** ». La poignée du bas, **l'estriè**, servait à soulever la charrue aux changements de direction; elle était placée assez bas pour que, tenue en main, la **manado** de **l'estébo** put venir reposer sur l'épaule droite du laboureur.

4° La « **solo** », dénomination venue de la vague ressemblance de cette pièce avec le poisson de mer : la sole. — Voir fig 3.

Elle se composait :

— du « **bec** » en avant.

— du « **planiè** » avec ses deux « **èlhs** » pour le logement des têtes de **tendilhos**.

— de la queue : « **couguéto** » qui se logeait à la base de la mortaise du **souc**.

La **solo** supportait la **rélho**, dont le **talou** venait buter contre les **tendilhos**.

5° Las « **tendilhos** » : (de *tendo* : je tends).

C'étaient deux fines baguettes incurvées légèrement (courbe obtenue par chauffage quand elle n'était pas naturelle).

Poncées, avec un morceau de verre ou une poignée de prêles (*equisetum arvense*), desséchées, leur tige glissait à frottement doux dans les trous du **plég** *i* et *i'*.

Elles étaient munies à leur base, d'un empattement : la « **ca-bosso** » qui les retenait emprisonnées dans les **èlhs** de la **solo**, dont elles réglaient l'inclinaison au-dessous de l'horizontale pour assurer la profondeur du labour. C'étaient les régulateurs.

L'« **éntruro** » de la **rélho** dans le sol étant obtenue convenablement, on fixait le bout supérieur des **tendilhos** au **plég** au moyen de menus coins de bois de tamaris, dont le laboureur « **bouïè** » avait soin de se munir dans ses poches.

Les **tendilhos** étaient en bois d'orme, de tamaris, d'acacia ou de buis, rejetons du *ped* de l'arbre, et coupées en *lune vieille* autant que possible. On les pliait et durcissait au feu (comme dit plus haut). — Voir fig. 5.

6° Lou « **coutèl** » (*coutre*) en chêne durci au feu. On en fixait le « **margué** » (manche) dans un logement ad-hoc du « **plég** » où il était maintenu par des coins en position convenable pour diviser le sol au-dessus et à 2 « travers de doigt » de la pointe de la **rélho**. (Voir fig. 6).

7° Lou « **tescou** » (coin); (de *texo* : je relie). C'était un gros coin de bois (hêtre, orme ou chêne), qui fixait et reliait dans la mortaise du **souc** dans le **plég** : la **solo**, la **rélho** et **l'estébo**.

(Voir fig. 7).

8° Las « **alos** » ou « **postés** ».

C'étaient 2 planchettes latérales servant à écarter la terre

soulevée par le soc. On les fixait en V de chaque côté du **plég**, en les inclinant un peu d'arrière en avant. — (Voir fig. 8).

Une chevillette en bois les fixait au **souc** du **plég** et leur avant était maintenu par simple pression entre l'**émpalomént** de l'**estébo** et les **téndilhos**.

On les faisait à la hachette grossièrement; le frottement de la terre les polissait — et les usait — rapidement.

— L'araire en bois tel que nous le décrivons était encore en service dans la Montagne Noire pour les semailles, vers 1875.

.....

On conçoit combien étaient difficiles le réglage et la manœuvre de ces araires. Le laboureur : « **bouiè** » (de bouvier) était le premier valet d'une « **ménatchariè** » (exploitation agricole)

Il était toujours muni d'un solide et bon couteau, d'une hachette fixée au côté gauche du cheval de « **main** » (cheval de gauche), et il faisait provision de menus coins pour sa charrue, ainsi que des « **cabilhos** » (broches) pour son attelage, au cours des veillées.

L. M

Livres et revues de folklore

Un fascicule de Septimanie sur le Folklore Roussillonnais

La Revue *Septimanie*, que dirige avec un goût si délicat et une intelligence si avertie, le docteur Duplessis de Pouzilhac, de Narbonne, présentait à ses lecteurs en Janvier 1934, un fascicule fort intéressant sur le Folklore Roussillonnais et que tout folkloriste feuilletera avec le plus vif intérêt.

Avec une présentation riche de miniatures, de tableaux et d'estampes des études originales et judicieuses, nous retracent les traditions, les coutumes, les aplechs, les fêtes traditionnelles, les danses de ce pays roussillonnais, le plus beau du monde, au dire d'Onésime Reclus. Avec une vérité saisissante, un charme typique et une douceur méditerranéenne, les auteurs de ce fascicule folklorique ressuscitent le visage coloré, l'âme ensoleillée et forte de la race catalane. Lecture à la fois instructive et attrayante qui nous montre combien morale et patriotique peut être l'œuvre de celui qui sait se pencher, avec amour et vénération, sur les faits et gestes de l'âme du peuple d'une de nos régions de notre France bien-aimée.

Chroniques Agricoles

par J. VERGUES

publiées en 1936 dans le Bulletin des Syndicats Agricoles
de l'Aude

(Soucaille, imprimeur — Rue Marceau, Lézignan (Aude). 1936)

Cette brochure de 100 pages, chapeautée d'un titre un peu spécial offre cependant au lecteur une source de renseignements les plus variés, les plus instructifs et les plus intéressants.

Traduits dans une langue aisée, originale et avec une pensée compréhensible et indépendante, les conseils, les critiques et les suggestions de l'auteur savent dire quelque chose de nouveau et de sensé au lecteur le plus étranger à une chronique agricole.

Eminemment averti sur la science et les techniques de la vigne et du vin, M. Vergues traite dans son opuscule, avec une égale compétence, des Patronymes et de la laine, des chemins de fer, du soufre et de l'essence, et avec une érudition judicieuse et humoristique, du village et de la ville rurale d'autrefois.

Le lecteur qui aura la bonne fortune d'ouvrir et de parcourir cette brochure, fut-il profane dans le domaine de l'Agriculture, y trouvera de quoi s'intéresser et s'instruire.

Essai sur les Fêtes Religieuses et les traditions populaires qui s'y rattachent

par Eugène Cortet

Ernest Thorin, Boulevard St-Michel, 58 (1867)

L'Etude des fêtes religieuses, au point de vue des traditions populaires qui s'y rattachent, est aussi curieuse qu'intéressante. On y retrouve l'homme, le peuple, dont le besoin de foi, de divination, de commerce avec les êtres qui le dominent s'affirment malgré tout comme le tréfonds de cette nature qu'a si bien définie notre grand Lamartine : « L'homme est un dieu tombé qui se souvient des Cieux ».

M. Eugène Cortet, dans son exposé des fêtes religieuses, suit pas à pas la grande année liturgique et s'efforce de tirer au clair l'origine, le sens et les déviations des fêtes chrétiennes. Ce qui est particulièrement intéressant dans cette revue de nos grands souvenirs chrétiens, c'est le récit des « à-côtés » de ces majestueuses cérémonies religieuses », je veux dire, toutes ces innovations que le peuple a ajoutées au culte officiel. Et cela poussé par ce besoin inné de tout diviniser, et de se mettre en sûreté sous la tutelle des dieux ou du Dieu qu'il implore. Et c'est ainsi que se sont formées et traduites toutes ces superstitions qui déflorent, à la vérité, la haute tenue de la liturgie, mais qui, d'autre part, nous montrent l'âme du peuple avec tout ce qu'elle a d'aimable naïveté, de générosité spontanée et inlassable, et de besoin de calmer ses inquiétudes dans le havre d'une foi profonde et entière.

